

et largo. Son nez bien correct avait des narines mobiles et un peu sensuelles.

Ses lèvres flexibles étaient habiles à parcourir toute la gamme des mines coquettes, depuis la raillerie vraie jusqu'à la mélancolie feinte. Un sang bien vital devait venir tout droit du cœur à ces lèvres-là et leur donner à travers la délicatesse des tissus cette coloration puissante.

—Que regardez-vous donc avec tant d'attention, mademoiselle ? demanda enfin le jeune officier.

Mlle Anna Leroy tressaillit fort à propos, se retourna avec une adorable confusion, rougit convenablement et improvisa d'autant plus facilement une excuse, qu'elle s'était aperçue de la présence de l'officier et de la contemplation qu'elle lui causait au moins trente secondes avant qu'il n'élevât la voix, mais comme il lui plaisait d'être admirée et qu'elle trouvait une satisfaction à cet hommage muet, elle n'avait pas voulu y prendre garde. Elle répondit donc avec une candeur limpide :

—J'attendais ma blanchisseuse, monsieur.

II.

—Soyez donc assez bonne, mademoiselle, pour voir si j'ai une lettre.

—Poste restante, monsieur ?

—Oui, mademoiselle.

—Je ne me souviens jamais du nom.

—C'est aux initiales A. X., 22, mademoiselle.

—C'est juste. Comme j'ai peu de mémoire ! Tenez, monsieur, pour vous épargner la peine de me le répéter tous les jours écrivez-les moi sur ce carton, que je vais mettre là sur mon bureau et sous mon presse-papier.

Le jeune homme écrivit le fac-similé de l'adresse de la lettre qu'il prenait régulièrement chaque matin.

Mlle Anna Leroy suivait la plume des yeux, et à mesure que l'adresse devenait plus complète sur le carton, un sourire plus railleur donnait à ses lèvres une expression d'ironie indéfinissable.

Quand il eut fini, elle éclata d'un franc rire, qui fit voir deux rangées de dents luisantes de mordante malice. Le sous-lieutenant releva brusquement la tête.

—Pourquoi riez-vous ? lui demanda-t-il en lissant sa moustache brune.

—Vous voulez le savoir ?

—Sans doute.

—Ma foi ! je vais vous le dire bien franchement, c'est que je trouve l'écriture de l'adresse et la vôtre absolument semblables ; ont les croirait du même père.

En même temps elle lui tendit la lettre arrivée le matin même. L'officier rougit comme un hussard pris au piège.

—Ma foi ! c'est vrai, dit-il, et puisque vous avez écrit la mèche, comme on dit dans le génie, je vais vous avouer la vérité vraie : il est certain que cette lettre ne contient rien et que l'adresse est de mon écriture. Et maintenant il est nécessaire que vous sachiez pourquoi je m'écris à moi-même.

—Monsieur, je n'ai nulle envie de le savoir.

—Mais, moi, mademoiselle, j'ai le plus vif désir de vous l'apprendre.

—Je ne vois pas en quoi cela peut m'intéresser.

—Parce que, mademoiselle, c'est à cause de vous que je m'écris à moi-même.

—Ah ! vraiment... je commence à comprendre, monsieur,

c'est pour avoir un prétexte de venir ici tous les matins, sans doute.

—Mais, oui, comment pourrais-je vous voir autrement ? comment pourrais-je vous parler ? on ne vous rencontre jamais dans le monde ; vous vivez seule au milieu de ces cartons et de ces registres, qui n'ont assurément rien de bien attrayant pour une jeune fille.

—Mais, monsieur, vous faites erreur, je ne suis pas seule ; je vis avec ma mère.

—Je le sais, j'ai vu dimanche dernier madame votre mère à l'église de Rueil, et même j'espérais bien vous y voir avec elle.

—Était-ce pour cela que vous alliez à la messe ?

—Un peu ; pourtant je vous l'affirme j'ai des principes religieux très fermes et je m'en fais honneur.

—Fort bien, monsieur ; je dois vous dire que je ne puis jamais aller à la messe avec ma mère, il faut bien que l'une de nous reste ici quand l'autre s'absente.

—Alors, vous y allez seule ?

—Oui, à la messe de midi le plus souvent ; mais que vous importe ?

—Oh ! mademoiselle, tous les actes de votre existence ont un immense intérêt pour moi depuis le jour où je vous ai vue pour la première fois.

—Savez-vous que vous êtes très romanesque ?

—A quoi jugez-vous cela ?

—Vous me récitez des phrases de roman que j'ai lues je ne sais où, mais que j'ai certainement lues.

—Comme vous êtes méchante !

—On disait cruelle au siècle dernier ; mais par le temps de naturalisme qui court on descend au style familier, et méchante est moins démodé.

—Peut-on parler sérieusement, mademoiselle ?

—Certainement, si vous êtes un homme sérieux.

—En doutez-vous ? Je suis le comte Gaston de la Brillantais, et j'ai cent mille francs de rente ; cela suffit, je crois, pour rendre un homme sérieux aux yeux de toutes les jolies femmes qui lui plaisent.

—Monsieur, lorsque sous prétexte de parler à une jeune fille que sa pauvreté et son état obligent à vous recevoir dans le vestibule de son bureau, vous vous adressez vous-même des lettres poste restante, il faut que vous n'ayez pas réfléchi à une chose bien simple.

—Laquelle, mademoiselle ?

—C'est que toute femme qui a le droit d'être estimée, a aussi le devoir de se faire respecter.

—Je crains, mademoiselle, que vous ne m'ayez pas compris.

—Ma mère, monsieur, vous comprendra peut-être mieux que moi.

Elle se leva et sonna. Une vieille femme, à cheveux blancs et à figure vénérable, entra.

—Maman, dit Anna Leroy, voici monsieur qui désire connaître le prix d'affranchissement des faire-part de mariage ; pourriez-vous le renseigner ?

—Ayant dit ces mots avec un sourire de raillerie, très fière, elle se retira, laissant le hussard en tête-à-tête avec sa mère.

Elle passa dans un salon attenant au bureau, pendant que le sous-lieutenant, un peu décontenancé, attendait la réponse de Mme Leroy pour évacuer le bureau de poste.

—C'est cinq centimes par cinquante grammes, monsieur, dit la vieille dame.